

Michel Chaillou

*Lu à Beaubourg le 4 juin 1997*

Poésie? À prononcer ce nom, le rouge me monte aux mots. Affaire de pudeur? J'ignore. Dès qu'on l'énonce, s'aventure à la nommer, la Poésie s'absente sur la pointe de ses énigmes. À sa place, on a ce blanc dans l'esprit dont parfois certains abusent. Alors, le mieux revient à parler de cette absence, de ce trou dans la conversation, de ce que la Poésie était avant qu'elle ne s'échappe, chaque poème ne proposant alors que la rhétorique de cet effacement et les règles qu'on invente n'exprimant que la volonté de la retenir.

Peut-être? sans doute? J'aime beaucoup sans doute. N'aura-t-on jamais de la Poésie que les cendres ou le bois vert? Mais la flamme? où passa donc la flamme? Elle brûle, mais sans existence autre que sa brûlure. Changeons de registre. Si c'est une pluie, elle est tombée, une mer, elle déferla, une tempête, elle souffla. Au mieux, on reste debout dans l'épaisseur du calme avec des idées de vent debout.

Si quelqu'un s'affirme poète, je souris. Si quelqu'un se dit écrivain, je souris. On n'est pas écrivain parce qu'on produit de la prose, poète parce qu'on écrit des vers. Seul le vers pourrait le dire ou la phrase? Mais leur demande-t-on leur avis? On ne s'occupe pas assez des phrases, on va trop vite vers le but qu'on leur assigne, sans se soucier d'elles, de leurs conciliabule, chuchotis, jeux de quille. Je m'intéresse par exemple beaucoup aux vers, hélas le vers ne s'intéresse pas à moi, sauf une fois, mais un grelot d'hilarité suspendu à sa rime.

Qu'est-ce donc que cette activité qu'on ne parvient à qualifier qu'en se disqualifiant? à figurer qu'en la défigurant? mère des réalités dont on ne peut rendre compte qu'en échouant à en rendre compte? Et pourtant l'on compte, mesure, on ne fait d'ailleurs le plus souvent que compter, calculer.

Il n'y a pas de réussite en vers, même chez les plus grands fauteurs de chefs-d'œuvre. Car réussir, serait perdre de la tension, se satisfaire, trop s'apaiser, se baigner dans la mer de la Tranquillité à n'accepter que sur la lune. En quoi consiste donc cette gesticulation mémorable dont on ne peut se rappeler, élucider les souvenirs? De quoi se souvient l'horizon qui nous limite? La vague quand elle a déposé son sac d'écume? Existe-t-il dans l'eau douce plus de mystère que dans l'eau salée? Et quel est ce verbiage continue dont nous assaillent les oiseux oiseaux?

Ce matin, cherchant à définir poliment la poésie (ce sont les Muses qui nous apprennent les usages et leurs traités d'éducation, de diction surveillée) fouillant donc les paperasses de ma tête, j'ouvris par hasard un vieux traité de Synonymes français dû à feu l'abbé Girard (texto dans le texte) tombant sur cette page. Et soudain j'eus l'impression? Mais écoutez plutôt: C'est à propos d'Ici et Là.

«Ici est le lieu même où est la personne qui parle. Là est un lieu différent. Ici marque, spécifie l'endroit. Là est plus; il a besoin pour être entendu; d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main.»

Ce soir en vous parlant, je n'ai eu l'ambition que d'en faire, je veux dire des signes. Non pas de vous convaincre (convaincre m'a toujours paru trop sommaire, schématique) mais de vous amener d'ici à là... *Là est plus*, souligne feu l'Abbé Girard, il a besoin d'être accompagné de l'œil et de la main...

L'œil divagant du cyclone? la main des nuées sans réponse? Je n'ai fait qu'accompagner ce qui m'échappe. Mon défaut? Je reste trop archaïque, ma tribu n'a pas encore rencontré les blancs, bien entendu les blancs à la page, je suis perdu dans la forêt de moi-même, trop sensible aux ténèbres feuillues, aux éléments, irrémédiablement foutu papou en poésie.